



Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées
Direction Agathe Mélinand - Laurent Pelly



© ERIC LEGRAND

DOSSIER DE PRESSE

Ennemi public

D'après **Henrik Ibsen**

Mise en scène **Thierry Roisin**

Traduction et adaptation **Frédéric Révérend**

REPRÉSENTATIONS

ME 16 > SA 19 FÉVRIER 2011 à 20h

TNT- Petit théâtre

CONTACT PRESSE

Brigitte Carette 05 34 45 05 20

b.carette@tnt-cite.com

CONTACT SCOLAIRES

Bénédicte Guérin 05 34 45 05 23

be.guerin@tnt-cite.com

**RENSEIGNEMENTS PRATIQUES****LIEU DES REPRÉSENTATIONS**

TNT-Théâtre de la Cité
1 rue Pierre Baudis - Toulouse
Petit théâtre

DATES

ME 16, JE 17, VE 18, SA 19 FÉVRIER 2011

HORAIRE

20h du mercredi au samedi

EURO**TARIFS**

Plein	22€
Abonnés	8,50 >14€
Réduit *	6,50 > 13 €

* Le Tarif réduit est réservé aux étudiants, aux moins de 26 ans et aux demandeurs d'emploi.

ACCUEIL ET LOCATION**TNT-Théâtre de la Cité**

1 rue Pierre Baudis – BP 50 919
31009 Toulouse Cedex 6

du mardi au samedi de 13h jusqu'au début du dernier spectacle (13h à 19h les soirs de relâche)

T 05 34 45 05 05

accueiltnt@tnt-cite.com

Billetterie en ligne www.tnt-cite.com



Communiqué

Dans une ville d'eau nordique, l'essor d'une station thermale très lucrative est menacé par la découverte de Stockmann, médecin en chef de la station, et frère du maire de la ville : l'eau destinée aux curistes est puisée dans un infect cloaque. L'assainissement nécessaire oblige à la fermeture de l'établissement et induit des coûts importants. D'abord soutenu par la presse locale et les progressistes de la cité, Stockmann se retrouve rapidement seul dans son combat acharné pour la vérité.

À travers cette fable implacable, qui révèle peu à peu la complexité des personnages, Thierry Roisin propose une comédie féroce, traversée par deux questions : l'idéal de vérité d'un côté, la lâcheté humaine de l'autre.



Ennemi public

D'après *Un Ennemi du peuple*

De **Henrik Ibsen**

Traduction **Frédéric Révérend**

Mise en scène **Thierry Roisin**

Avec

Xavier Brossard

Billing et Morten Kiil

Eric Caruso

Hovstad

Yannick Choirat

Thomas Stockmann

Noémie Develay-Ressiguiet

Petra

Didier Dugast

Aslaksen et le capitaine Horster

Dominique Laidet

Peter Stockmann

Florence Masure

Katrin Stockmann

Collaboration artistique **Olivia Burton**

Adaptation **Frédéric Révérend, Thierry Roisin, Olivia Burton**

Scénographie **Laure Pichat**

Lumières **Gérald Karlikow**

Composition musicale **François Marillier**

Costumes **Laurianne Scimeni** assistée de **Céline Thirard**

Production **La Comédie de Béthune – Centre dramatique national Nord-Pas-de-Calais,**

coproduction **Centre dramatique national des Alpes – Grenoble,** avec le soutien du

Jeune Théâtre National

Durée **2 h 45 (avec entracte)**



Ennemi public est une comédie féroce, dérangeante, d'une actualité saisissante. C'est une pièce à suspense, traversée par deux questions qui se font face : l'idéal de justice et de vérité d'un côté, la lâcheté humaine de l'autre.

Rapide rappel des faits : dans une ville d'eau nordique, tout le monde se réjouit de l'ouverture d'une station thermale qui va offrir paix et prospérité à la communauté grâce aux revenus juteux du tourisme en plein essor. Mais voilà : le Dr Stockmann, médecin en chef de la station, découvre que les canalisations puisent dans un infect cloaque et procureront aux curistes, au lieu du bien-être escompté, une dysenterie carabinée. Il préconise des travaux d'assainissement qui obligent à la fermeture du site et à l'augmentation des impôts. Sur le point d'annoncer la nouvelle, Stockmann est d'abord soutenu par tous les progressistes de la cité et la presse. Mais rapidement, il se retrouve seul à énoncer une vérité que personne ne veut entendre et surtout pas son propre frère, maire de la ville. Un terrible bras de fer s'engage dont Stockmann et les siens ne se relèveront pas. Ses professions de foi iconoclastes lui vaudront les huées, le bannissement et la solitude.

Derrière cette fable implacable, c'est la question de l'idéal de justice et de vérité qui est posée, et dans des termes finement complexes, car si Stockmann fait un temps figure de héros justicier, - qui fait penser au James Stewart de Mr Smith au Sénat - il y a aussi en lui un Saint-Just qui sommeille. Comme souvent chez Ibsen, l'histoire est simple au premier abord, mais rapidement le spectateur est placé devant des personnages qui échappent au cadre des archétypes et portent une complexité qui les rend éminemment humains.

L'opposition entre les frères révèle deux aspirations contradictoires auxquelles chacun est un jour confronté : le désir de justice et le respect des limites. Que devient la quête d'idéal quand elle oblige à transgresser les normes et les institutions établies et met en péril le confort individuel ? Jusqu'où peut aller un individu isolé ? Vers quel vertige est-il entraîné par son désir d'action ? L'héroïsme à ce compte-là est-il sublime ou absurde ? Ce sont toutes ces questions qui donnent à la pièce sa tension palpitante.

Au-delà du combat que se livrent les deux frères pour le bien de la ville et de la société, la pièce met en avant les comportements particulièrement veules et parfois hystériques de tous ceux qui cèdent à la pression du pouvoir et de l'opinion, après avoir soutenu bruyamment une vérité contraire. Au final, on se dit que la lâcheté décidément se porte bien et que la connerie, même démocratique, est toujours largement majoritaire.

L'actualité du sujet est évidente, stupéfiante même. Comment ne pas penser aux pressions récentes sur l'utilisation des vaccins, ou encore à l'affaire du sang contaminé, à ces dispositifs liés à la santé publique, mais dont l'origine reste souvent trouble ? De façon plus générale, la pièce fait écho à ces situations que nous observons autour de nous, où les décisions semblent fondées sur le seul intérêt économique, les seules retombées à court terme au détriment de l'intérêt général.

La recherche de la vérité est un thème essentiel du théâtre. Et chez Ibsen, il revêt une dimension très particulière : ses héros sont souvent des êtres qui, comme Stockmann, sont habités par des exigences absolues et vont chercher la vérité jusqu'à l'exploit : ils aspirent à



une sorte de vie idéale d'où jaillirait un bonheur dont bénéficierait la société toute entière. L'auteur lui-même semble animé par cette quête d'absolu qui se traduit, pièce après pièce, par une démarche proche de celle d'un scientifique qui rassemble des souris de laboratoire pour mieux étudier leur comportement.

Le théâtre d'Ibsen est souvent associé à un théâtre psychologique, à des conversations de salon. Or, j'observe dans cette pièce un théâtre toujours actif, extrêmement drôle, où le suspense est constant. On a affaire à un système de dialogues très construits, portés par des personnages qui ne se cantonnent jamais à une intériorité ou à un épanchement de leurs états d'âme, mais où les mots sont là pour faire constamment avancer l'action.

La dimension comique est ici essentielle : Ibsen, après le relatif échec des *Revenants* en 1881, écrit une comédie où il fait figurer de nombreuses connaissances et peint, sous l'angle de la satire, une société qu'il connaît bien.

Tout doit reposer pour nous sur le plaisir de jeu, un rythme très soutenu et un humour diabolique.

THIERRY ROISIN



Ibsen et *Ennemi public*

Lorsqu'il écrit *Ennemi public* en 1882, Ibsen vit et travaille en exil depuis presque vingt ans. Ses expériences au sein des deux théâtres de Christiania (aujourd'hui Oslo) en tant que directeur puis conseiller artistique se sont révélées épuisantes et frustrantes : écrasé par le travail de gestion, le dramaturge n'a pas suffisamment de temps pour écrire. Las de ses échecs et écoeuré par la médiocrité de la vie politique dans son pays, Ibsen veut quitter la Norvège. En 1862, il décroche enfin une bourse de voyage et part pour Rome. Pendant trente ans, Ibsen se partage entre l'Italie et l'Allemagne, envoyant régulièrement à son éditeur danois une nouvelle pièce dont il guette fébrilement l'accueil à distance.

A partir de 1877, Ibsen abandonne définitivement les fresques historiques et les drames lyriques pour se consacrer à des pièces écrites en prose sur des sujets contemporains. Il en écrit douze, parmi lesquelles ses œuvres considérées comme majeures. La première de ce cycle est *Les Piliers de la société* (1877) où Ibsen se livre à une critique virulente des notables à travers la figure du riche consul Bernick, armateur, qui se présente comme un homme respectable alors qu'il a eu un enfant illégitime avec sa maîtresse, qu'il a volé de l'argent à sa mère, et qu'il a fait accuser à sa place son beau-frère, lequel a dû fuir le pays. Vient ensuite *Une maison de poupée* (1879) dont le succès de scandale, fulgurant, lui assure désormais une renommée internationale. Aussi quand la pièce suivante, *Les Revenants* (1881), essuie un échec cuisant, au point d'être refusée par tous les théâtres scandinaves et d'être créée tout d'abord à Chicago, l'affront et la blessure sont immenses. L'écriture d'*Ennemi public* prend sans doute sa source dans ce désarroi et ce dégoût.

L'écrivain pourrait bien être lui-même le modèle de son héros : le médecin qui dénonce la pollution de l'eau dans une ville thermale et essuie des injures semblables à celles dont Ibsen fut l'objet l'année précédente, lorsqu'on l'accusa d'avoir creusé, avec *Les Revenants*, un « égout à ciel ouvert ».

Il en résulte une satire politique féroce. « Le Dr Stockmann et moi nous sommes bien entendus ; nous sommes d'accord sur tant de choses. Il permettra aux gens de tolérer que passent ses lèvres des choses qu'ils n'accepteraient pas si diligemment si elles venaient des miennes. [...] Cela tient fortement du genre de la comédie, mais a aussi un thème de base très sérieux. »

Ennemi public est le symétrique des *Piliers de la société*. Ici il est question de l'attrait pour l'argent. Ce sont les gens de la ville qui bafouent les valeurs morales fondamentales. Ibsen se livre à une entreprise de démythification des discours politiques et moraux qui ne servent que de cache-misère aux ambitions personnelles et aux vues politiques et économiques à court terme. Ceux qui agitent le drapeau de l'intérêt général ou de la défense du peuple sont des notables établis ou aspirants qui ne visent finalement qu'à la sauvegarde de leurs intérêts privés. On voit pourquoi la pièce suscita la désapprobation en Norvège et fut accueillie, lors de sa création en France en 1893 par Lugné-Poe, aux cris de « vive l'Anarchie ! » Ibsen ne comprit pas cette interprétation, liée à un contexte politique national qui lui était étranger. Toujours en France, la pièce fut l'objet de nouvelles projections cinq ans plus tard, à la faveur des passions qui se déchaînaient autour de l'affaire Dreyfus. Cette fois Stockmann fut acclamé par des « vive Zola ! » La pièce se diffusa au même moment



dans toute l'Europe. Stockmann devint le rôle préféré de Stanislavski et suscita l'enthousiasme partout où il s'exprima.

Le succès d'*Ennemi public* diminua après guerre, même si le texte n'a cessé d'être régulièrement mis en scène et fut même adapté au cinéma, notamment par Satyajit Ray. Est-ce sa dimension parodique qui l'a mise un peu à l'écart, au profit des grands drames auxquels Freud et toute la psychanalyse ont donné leurs lettres de noblesse ? Quoiqu'il en soit, *Ennemi public* est une véritable machine théâtrale à la précision d'une horloge suisse, aussi décapante que puissante, où la dénonciation politique croise la peinture d'une humanité pétrie de contradictions. Il est douteux qu'aujourd'hui Stockmann soit applaudi au nom d'un seul homme : c'est que chaque citoyen, aux prises avec un monde déboussolé, se sera reconnu.



REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Thierry Roisin, metteur en scène

Il poursuit des études littéraires d'allemand et de suédois à Paris, avant de devenir comédien. Formé sur le tas, il intègre pendant dix années plusieurs compagnies théâtrales. En 1985, il fonde avec la complicité de François Marillier, percussionniste et compositeur, la compagnie Beaux-Quartiers.

Pendant presque vingt ans, un réseau d'artistes proches a accompagné régulièrement ses créations, parmi lesquels Jean-Pierre Larroche, scénographe, Gérald Karlikow, éclairagiste, Frédéric Révérend, dramaturge. Subventionnée par la DRAC Ile-de-France à partir de 1987, la compagnie a donné naissance à 21 spectacles qui ont été présentés en France et à l'étranger. Elle a été en résidence au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise, puis au Centre Dramatique National des Alpes, à la Scène Nationale de Belfort. La rencontre avec l'équipe des acteurs sourds d'I.V.T. et les recherches autour de la langue des signes ont marqué son parcours. Un compagnonnage avec le Théâtre de la Cité Internationale à Paris lui a permis d'y présenter la plupart de ses créations et d'animer parallèlement plusieurs ateliers de pratique artistique.

Les créations ont été marquées par le fameux « faire théâtre de tout » lancé par Antoine Vitez, vécu comme une invitation à de nouvelles écritures scéniques, dans le souci de rester accessible. Dans cet esprit d'ouverture, les spectacles ont abordé aussi bien des textes du répertoire (Sophocle, Georg Büchner, Marlowe), que des écritures contemporaines (Sarah Kane, Henry Bauchau, Herbert Achternbusch, Paul Valéry, Manuela Morgaine, Jonas Gardell), des adaptations de nouvelles (Gustave Flaubert, Satyajit Ray, Gertrude Stein), des récits de voyage (Alexandra David-Neel, *Tintin au Tibet*), des textes philosophiques (Montaigne, Leopardi), des textes poétiques (le Kamasoutra), sociologiques (*La Misère du monde* de Pierre Bourdieu).

En juillet 2004, Thierry Roisin est nommé directeur du Centre Dramatique National Nord/Pas-de-Calais, La Comédie de Béthune, où ont été créés : *Kilo*, pièce de cirque avec les étudiants du Centre National des Arts du Cirque, co-mise en scène avec Jean-Pierre Larroche, *Crave (Manque)* de Sarah Kane (2005), *L'Émission de télévision* de Michel Vinaver (2006), *Montaigne*, d'après *Les Essais* de Montaigne (2007-2008-2009-2010), *La Grenouille et l'architecte*, variations libres sur la démocratie, (2009-2010), *Deux Mots* de Philippe Dorin (2009-2010). -

Frédéric Révérend, traduction et adaptation

Autrefois étudiant à l'université de Stockholm, artiste polygraphe, Frédéric Révérend collabore depuis de nombreuses années avec Thierry Roisin. Il a été, notamment, son dramaturge pour *Montaigne*, *Antigone*, *Woyzeck*. Il a récemment coécrit avec Dgiz le texte du *Malheur de Job* (mise en scène Jean Lambert-Wild, Comédie de Caen), accompagné Stéphane Olry dans *13 semaines de vertu* (Festival d'Automne) et François Rancillac dans *Le Bout de la route* (Théâtre de l'Aquarium). Frédéric Révérend a également mis en scène *Finifini* (Théâtre Paris-Villette, avec Damien Bouvet), *Le Rapport de Brodeck* (Comédie de Caen, avec Eric de Dadelsen) et cosigné avec Jean-Pierre Larroche et Michel Musseau l'opéra *Le Concile d'Amour* (Opéra de Nantes).

Frédéric Révérend est actuellement en résidence d'auteur au Château de La Roche-Guyon (EPCC) et a publié en 2008/2009 *L'Invention d'un château* et *Le Coffre meurtrier* (éd. De l'Amandier). Parmi ses traductions antérieures : Strindberg (*Mademoiselle Julie*, *Le Chemin de Damas*) et Ibsen (*Peer Gynt*). Par ailleurs on a pu le voir comme acteur dans le film *Séraphine* de Martin Provost.



Extraits de presse

Libération, 7 décembre 2010

Thierry Roisin met en scène *Ennemi public* d'après Ibsen, qui relate la chute d'un médecin victime de sa probité.

Pour mettre en scène *Un ennemi du peuple* d'Ibsen, Roisin joue la carte de la proximité. Temporelle, d'abord : les costumes n'évoquent pas la Norvège de la fin du XIXe siècle, mais la France rurale d'aujourd'hui. Le maire de la ville est en pull, casquette et pataugas ; lui-même et ses concitoyens s'habillant dans le catalogue de la Redoute. A l'acte IV, qui débute par une réunion publique, la salle se rallume même totalement, et les spectateurs jouent alors le rôle des habitants venus écouter l'orateur. Pas de démagogie dans cette volonté de sympathiser. Thierry Roisin n'est pas un apôtre du réalisme, ni du théâtre psychologique. Le décor est réduit au minimum et les comédiens, quand ils quittent la scène, se contentent de reculer de quelques pas sur le plateau en attendant que leur tour de parole revienne. Entre chaque acte, la petite troupe se regroupe pour faire un peu de musique, chœur ou fanfare en répétition dans la salle municipale.

Pertinence.

Ces partis pris ont un impact pédagogique : on entend et on voit tout très bien. On ne rate pas une miette d'un texte visionnaire, dont les thèmes - écologiques, économiques et politiques - trouvent des échos actuels. Pour assurer la prospérité de leur bourgade, les autorités ont misé sur le développement d'une station thermale, qui doit attirer des milliers de curistes. Le docteur Stockmann, le frère du maire, a été nommé médecin chef pour apporter à l'affaire sa caution scientifique. A quelques semaines de l'ouverture du nouvel établissement, il découvre que les eaux censées guérir sont empoisonnées par la tannerie locale qui a pollué la nappe phréatique. Fier de sa découverte, il est dans un premier temps considéré comme un homme providentiel, qui a réussi à prévenir une catastrophe.

Croisade.

Mais les intérêts économiques reprennent vite le dessus. Le maire accuse son frère de vouloir ruiner la communauté au nom du principe de précaution, et retourne l'opinion publique contre lui, avec l'aide de la presse - progressiste mais corrompue - et du syndicat des propriétaires.

Le sauveur devient l'ennemi public. Qui entame alors une métamorphose accélérée. Ecœuré, l'idéaliste part en croisade contre la lâcheté de la société démocratique. Et rêve d'un monde guidé par quelques esprits éclairés - tels que lui-même - seuls capables de le tirer hors de la fange.

D'idéalistes jusqu'au-boutistes, l'œuvre d'Ibsen ne manque pas, notamment Brand, pasteur fou de Dieu qui entraîne sa communauté dans l'abîme au nom de la pureté. Stockmann est de la même trempe, et le récit de sa mutation offre un saisissant raccourci de ce que sera le fascisme. Que cette dimension là de l'œuvre nous semble aujourd'hui si présentement plausible n'a rien de rassurant. Et c'est tout le mérite du spectacle de Roisin de donner à la pièce une vibrante dimension citoyenne.

RENÉ SOLIS

La Voix du Nord, 2 décembre 2010

Dramatique et comique. Politiquement incorrect. Sur les planches du Palace, le texte d'Henrik Ibsen ne fait pas son âge tant l'histoire de cet homme qui se bat, seul, contre la société bien pensante est d'actualité, tant la nouvelle traduction et la mise en scène du directeur de la Comédie donnent un nouveau souffle à une pièce de 1882.

Sous nos yeux, les deux heures trente de spectacle filent. A toute allure. Aussi vite que défilent les états de Tomas Stockmann. De l'euphorie à la folie. De l'enthousiasme à la désillusion. D'un statut d'« ami de la société » à celui d'« Ennemi public » Ce personnage changeant, interprété par Yannick Choirat, est le médecin de la pièce d'Henrik Ibsen. L'homme qui détient la vente. L'objet du scandale avec lequel il se désagrège au fil de la pièce, désespère de voir les réseaux de la ville plus importants



que les tuyaux de sa station thermale. Celle-là fait la fortune et la renommée de la cité. Alors sa pollution dérange bien moins que celui qui la révèle, ce médecin qui est aussi le frère du maire. Le «héros» se retrouve au ban de la société, devient paria de la ville, ennemi public. Une longue descente aux enfers où Yannick Choirat qui l'interprète brille par la décomposition de son personnage torturé à force d'être trop honnête

En 1882, l'auteur était un visionnaire. Sa pièce, féroce et dérangeante, le rappelle. Elle pointait cette somme d'intérêts particuliers (l'augmentation des impôts locaux, les liens entre la presse et les élus, les héritages, la famille, etc.), dénonçant l'enjeu économique qui prend déjà le pas sur la santé publique. Car ce texte interpelle par son actualité. Il fait bruyamment écho au scandale du Mediator, à l'affaire du sang contaminé ou aux pressions pendant la campagne de vaccination pour la grippe A. Ce texte frappe aussi parce qu'il est bien défendu. La performance d'acteurs est remarquable. Les sept comédiens restent devant nous, près de trois heures. Sans revenir en coulisses, jouant sur le plateau ou assis en arrière-plan, donnant un sentiment d'oppression permanente sur le personnage principal. Une volonté du metteur en scène. Car ce texte est bien sûr servi par la création moderne de Thierry Roisin. La musique de François Marillier y a sa place, comme toujours. On citera l'acte 4, une franche réussite pendant laquelle le spectateur se retrouve au cœur d'un drame qui pourrait être le sien

CHARLES-OLIVIER BOURGEOT

La Terrasse, janvier 2011

Modernisant *Un ennemi du peuple* d'Ibsen, Thierry Roisin Révèle l'âcre actualité du combat solitaire du juste contre la foule et continue d'éclairer la démocratie et ses travers avec finesse et brio.

En modernisant la langue d'Ibsen et en ajustant son propos sans pour autant le trahir, Thierry Roisin signe une partition scénique d'une incroyable efficacité : le miroir est ainsi tendu à notre société, et tous les scandales passés, de celui de l'hormone de croissance à celui du Mediator, s'y reconnaissent avec une évidence grinçante. Sur ce point, le travail d'adaptation fait mouche et le théâtre entre remarquablement en résonance avec notre quotidien politique où l'argent piétine le bien commun.

Mais réduire le texte d'Ibsen à un prétexte pamphlétaire et le souci de Thierry Roisin à l'alarme et l'alerte serait passer à côté de l'admirable travail théâtral qu'il mène à bien avec ses collaborateurs artistiques et ses acteurs. Yannick Choirat, qui interprète Stockmann, offre une lecture passionnante de l'évolution psychologique de son personnage découvreur d'abord gêné par sa découverte, il se transforme en messie illuminé ivre de scandale puis en paranoïaque sacrificiel prêt à tout brûler, y compris lui-même et sa famille, sur l'autel de la vérité. Galilée devenu Giordano Bruno dans le refus de la compromission, révolutionnaire sympathique devenu Saint-Just courant à l'échafaud, le comédien fait formidablement ressortir par son jeu la complexité de ce démocrate soucieux du bien commun devenant peu à peu un aristocrate méprisant fustigeant la bêtise de la masse. Autour de lui, les autres comédiens font, eux aussi, merveille. Dominique Laidet est parfait en maquignon de province menant les bœufs qu'ils dirigent s'abreuver dans la fange ; Florence Masure, en épouse fidèle, et Noémie Develay-Ressiguié, en Antigone dévouée, sont lumineuses et intenses ; et Xavier Brassard, Eric Caruso et Didier Dugast impeccablement justes dans les rôles contrastés que leur offre la distribution. L'ensemble compose un spectacle qui brille d'une élégante, précise et intelligente facture et offre un très beau et très intense moment de théâtre.

CATHERINE ROBERT